

KIM THÚY

m  
ã  
n



« Rafrâichissant comme  
une pluie d'été »

*Les Échos*



Orient-Occident. Saigon-Montréal. C'est le parcours de Mãn, une jeune femme que sa mère a voulu protéger en la mariant à un restaurateur vietnamien exilé au Québec. Mãn a appris à grandir sans rêver, à vivre transparente. Mais en cuisine, lorsqu'elle réinterprète les recettes toutes simples de son enfance, les émotions se déploient. Un bouillon à la tomate rappelle les déchirements d'un peuple, un dessert rapproche deux cultures, et l'art d'émincer le piment en dit long sur celui de la séduction... Dans un subtil balancement entre passé et présent, entre ici et là-bas, Kim Thúy dessine une mosaïque où se mêlent la mémoire, l'amour et l'enrichissement d'être ailleurs.

**KIM THÚY** a quitté le Vietnam parmi les boat people à l'âge de dix ans, en 1975. Aujourd'hui, elle vit au Québec. Diplômée en droit, elle a exercé différents métiers – interprète, avocate ou encore chroniqueuse culinaire – avant de se consacrer à l'écriture. Paru en 2010, *Ru*, son premier roman, a été traduit dans plus de vingt-cinq pays. Elle a reçu plusieurs prix, dont le Prix littéraire du Gouverneur général 2010, et a été l'une des quatre finalistes du Nobel alternatif en 2018.

« Kim Thúy sait parfaitement séduire ses lecteurs, leur donner le juste mélange de nostalgie et de frivolité, de liberté et de mémoire vive. » *Lire*

Kim Thúy

m

ã

n



*être allongé contre toi  
je suis allongé contre toi, tes bras  
me tiennent. tes bras  
tiennent plus que ce que je suis.  
tes bras tiennent ce que je suis  
quand je suis allongé contre toi et  
que tes bras me tiennent.*

Ernst Jandl\*

---

\* Dans Richard David Precht, *Amour – Déconstruction d'un sentiment*, traduit de l'allemand par Pierre Deshusses, Belfond, 2011.



Maman et moi, nous ne nous ressemblons pas. Elle est petite, et moi je suis grande. Elle a le teint foncé, et moi j'ai la peau des poupées françaises. Elle a un trou dans le mollet, et moi j'ai un trou dans le cœur.

*mẹ*

•

*mères*

Ma première mère, celle qui m'a conçue et mise au monde, avait un trou dans la tête. Elle était une jeune adulte, ou peut-être encore une fillette, car aucune femme vietnamienne n'aurait osé porter un enfant sans porter un jonc au doigt.

Ma deuxième mère, celle qui m'a cueilli dans un potager au milieu des plants d'okra, avait un trou dans la foi. Elle ne croyait plus aux gens, surtout quand ils parlaient. Alors, elle s'est retirée dans une paillote, loin des bras puissants du Mékong, pour réciter des prières en sanskrit.

Ma troisième mère, celle qui m'a vue tenter mes premiers pas, est devenue Maman, ma Maman. Ce matin-là, elle a voulu ouvrir ses bras de nouveau. Alors, elle a ouvert les volets de sa chambre, qui jusqu'à ce jour étaient restés fermés.

Au loin, dans la lumière chaude, elle m'a vue et je suis devenue sa fille. Elle m'a donné une seconde naissance en m'élevant dans une grande ville, un ailleurs anonyme, au fond d'une cour d'école, entourée d'enfants qui m'enviaient d'avoir une mère enseignante et marchande de bananes glacées.



Chaque matin, très tôt, avant le début des classes, nous faisons les courses. Nous commençons par la marchande de noix de coco mures, celles qui sont riches en chair et pauvres en jus. La dame nous râpait la première moitié de la noix à l'aide d'une capsule récupérée sur une bouteille de boisson gazeuse et fixée au bout d'un bâton plat. De grandes lamelles tombaient en frise décorative comme des rubans sur la feuille de bananier étalée sur le kiosque. Cette marchande parlait sans cesse et posait toujours la même question à Maman: «Qu'est-ce que vous lui donnez à manger à cette enfant pour qu'elle ait des lèvres si rouges?» Pour éviter sa remarque, j'avais pris l'habitude de retourner mes lèvres vers l'intérieur, mais la vitesse à laquelle elle râpait la seconde moitié de la noix me fascinait tant que je l'observais toujours avec la bouche entrouverte. Elle mettait son pied sur une longue spatule en métal noir dont une partie du manche était posée sur un petit banc en bois. Sans regarder les dents pointues du bout arrondi de la spatule, elle émiettait la chair en grattant la noix avec la rapidité d'une machine.

*d'ici*

•

noix  
de coco

La chute des miettes par le centre troué de la spatule ressemble peut-être au vol des flocons de neige au pays du Père Noël, disait toujours Maman, qui en fait citait sa mère. Elle faisait parler sa mère pour l'entendre de nouveau. De même, chaque fois qu'elle voyait des garçons jouer au foot avec une canette vide, elle chuchotait inmanquablement « londi », comme sa mère.

C'était mon premier mot de français, «lundi». En vietnamien, *lon* signifie canette et *đi*, partir. Ces deux sons ensemble en français font «lundi» dans l'oreille d'une Vietnamiennne. À la manière de sa mère, elle m'a enseigné ce mot en me demandant de pointer la canette avant de lui donner un coup de pied et de dire: «lon-di» pour lundi. Ce deuxième jour de la semaine est le plus beau de tous parce que sa mère est décédée avant de lui apprendre à prononcer les autres jours. Seul le lundi était rattaché à une image claire et inoubliable. Les six autres jours étaient absents de références, donc semblables. C'est pourquoi ma mère confondait souvent le «mardi» avec le «jeudi» et inversait parfois le «samedi» et le «mercredi».

*thứ 2*

•

lundi

*thứ 3*

•

mardi

*thứ 4*

•

mercredi

*thứ 5*

•

jeudi

*thứ 6*

•

vendredi

*thứ 7*

•

samedi

*chủ nhật*

•

dimanche

*ót hiêm*  
•  
piments  
vicieux

Mais, avant le départ de sa mère, elle avait eu le temps d'apprendre à extraire le lait de la noix de coco en pressant dans ses paumes les boules de chair émiettée imbibée d'eau chaude. Les mères enseignaient à leurs filles à cuisiner à voix basse, en chuchotant, afin d'éviter le vol des recettes par les voisines, qui pourraient séduire leurs maris avec les mêmes plats. Les traditions culinaires se transmettaient en secret, tels des tours de magie entre maître et apprenti, un geste à la fois, selon le rythme du quotidien. Dans l'ordre naturel, les filles apprenaient donc à mesurer la quantité d'eau pour le riz avec la première phalange de l'index, à tailler les « piments vicieux » (*ót hiêm*) avec la pointe du couteau pour les transformer en fleurs inoffensives, à éplucher les mangues de la base à la pointe pour ne pas contredire le sens des fibres...

C'est ainsi que j'ai appris de ma mère que, des dizaines de sortes de bananes vendues au marché, seules les bananes *chuối xiêm* peuvent être aplaties sans se briser et glacées sans noircir. Lorsque je suis arrivée à Montréal, j'ai préparé cette collation pour mon mari, qui n'en avait pas mangé depuis une vingtaine d'années. Je voulais qu'il goûte de nouveau le mariage typique des arachides et de la noix de coco, deux ingrédients qui, dans le sud du Vietnam, se retrouvent autant dans les desserts que dans les petits-déjeuners. J'espérais pouvoir servir et accompagner mon mari sans rien remuer, un peu comme ces saveurs qui passent presque inaperçues en raison de leur permanence.

*chuối*

•

banane

*chồng*  
•  
*mari*

Maman m'a confiée à cet homme par amour maternel, de la même manière que la moniale, ma deuxième mère, m'avait remise à elle en pensant à mon avenir. Puisque Maman préparait sa mort, elle a cherché pour moi un mari qui devait avoir les qualités d'un père. Une de ses amies, marieuse pour l'occasion, est venue nous rendre visite un après-midi avec lui. Maman m'a demandé de servir le thé, sans plus. Je n'ai pas regardé le visage de cet homme, même lorsque j'ai déposé la tasse devant lui. Mon regard n'était pas requis, seul le sien comptait.

*thuyền*  
*nhân*  
•  
*boat*  
*people*

Il venait de loin et avait peu de temps. Plusieurs familles l'attendaient pour lui présenter leur fille. Il était originaire de Saigon mais avait quitté le Vietnam à vingt ans, par bateau, en *boat people*. Il avait passé plusieurs années dans un camp de réfugiés en Thaïlande avant d'arriver à Montréal, où il avait trouvé du travail mais pas tout à fait un pays. Il était de ceux qui ont vécu trop longtemps au Vietnam pour pouvoir devenir canadiens. Et, à l'inverse, qui ont vécu trop longtemps au Canada pour être vietnamiens de nouveau.

Lorsqu'il s'est levé de notre table, sa démarche vers la porte était celle d'un homme incertain, perdu entre deux mondes. Il ne savait plus s'il devait franchir le seuil avant ou après les femmes. Il ne savait plus si sa voix devait être celle de la marieuse ou la sienne. Ses hésitations lorsqu'il s'est adressé à Maman nous ont toutes terrassées. Il l'appelait pêle-mêle « grande sœur » (*Chị*), « tante » (*Cô*) et « grandetante » (*Bác*). Personne ne lui en a tenu rigueur parce qu'il venait d'ailleurs, d'un lieu où les pronoms personnels existent pour pouvoir rester impersonnels. En l'absence de ces pronoms, la langue vietnamienne impose une posture dès le premier contact : le plus jeune des deux interlocuteurs doit respect et obéissance au plus âgé et, inversement, ce dernier doit conseils et protection au plus jeune. Si quelqu'un écoutait une conversation entre les deux, il serait capable de deviner que, par exemple, le jeune est le neveu d'un des frères aînés de sa mère. De même, si la conversation se tenait entre deux personnes sans lien familial, il serait également possible de déterminer si le plus vieux est moins âgé que les parents

*văn hóa*

•

culture

de l'autre. Dans le cas de mon futur mari, il aurait partiellement exprimé son intérêt pour moi s'il avait appelé Maman « *Bác* » puisque « grande-tante » aurait élevé Maman au rang de ses parents et aurait sous-entendu sa position de belle-maman. Mais l'incertitude l'avait embrouillé.



À notre grand étonnement, il est revenu le lendemain avec en offrande un ventilateur, une boîte de biscuits à l'érable et une bouteille de shampoing. Cette fois, j'étais obligée de m'asseoir entre Maman et la marieuse, en face de cet homme et de ses parents, qui exposaient sur la table des photos de lui au volant de sa voiture, de lui devant des tulipes, de lui dans son restaurant tenant deux grands bols avec son pouce qui frôlait le bouillon brûlant. Beaucoup de photos de lui, toujours seul.

*quạt máy*

•  
ventilateur

Maman a consenti à une troisième visite le surlendemain. Il a demandé un temps en tête à tête avec moi. Au Vietnam, les cafés avec leurs chaises faisant face à la rue, comme en France, étaient destinés aux hommes. Les filles sans fond de teint ni faux cils ne buvaient pas de café, du moins pas en public. Nous aurions pu prendre des *smoothies* au corossol, au sapotier ou à la papaye chez le voisin, mais ce coin de jardin garni de petits tabourets en plastique bleu semblait être réservé aux sourires voilés des écolières et aux effleurements timides des jeunes mains amoureuses. Or, nous n'étions que de

*hoa phượng*

•  
flamboyant

futurs époux. De tout le quartier, il ne nous restait que le banc de granit rose devant la rangée d'appartements des enseignants, dont le nôtre, dans la cour d'école, sous le flamboyant lourd de fleurs mais aux branches délicates et gracieuses comme les bras d'une ballerine. Les pétales rouge vif recouvraient le banc tout entier avant qu'il en dégage une partie pour s'y asseoir. Je suis restée debout à le regarder et je regrettais qu'il ne puisse se voir entouré de toutes ces fleurs. À cet instant précis, j'ai su que je resterais toujours debout, qu'il ne penserait jamais à me faire une place à côté de lui parce qu'il n'était qu'un homme seul et esseulé.

Je lui ai tendu le verre de limonade à la lime salée que ma mère lui avait préparé. Lui-même ressemblait à ces limes brunes marinées dans le sel, chauffées au soleil et dénaturées par le temps, car son regard était non pas vieux, mais vieilli, presque flou, délavé.

*con sóc*

•  
écureuil

– Tu as déjà vu un écureuil ?

– Juste dans les livres.

– Je repars demain.

– ...

– Je t’envoie les papiers.

– ...

– Nous aurons des enfants.

– Oui.

Il m’a remis ses coordonnées écrites à la main sur une feuille pliée en deux. Il est reparti d’un pas lent et effacé comme celui du soldat qui avait remis à Maman ce poème également écrit sur un papier plié en deux :

*Anh tặng em  
Cuộc đời anh không sống  
Giấc mơ anh chỉ mơ  
Một tâm hồn để trống  
Những đêm trắng mong chờ*

*Anh tặng em  
Bài thơ anh không viết  
Nỗi đau anh đi tìm  
Màu mây anh chưa biết  
Tha thiết của lặng im*

Je t'offre  
La vie que je n'ai pas vécue  
Le rêve dont je ne peux que rêver  
Une âme que j'ai laissée vide  
Pendant des nuits blanches d'attente

Vers toi je porte en offrande  
Le poème que je n'ai pas écrit  
La douleur vers laquelle je me tends  
La couleur du nuage que je n'ai pas  
connue  
Les désirs du silence<sup>1</sup>.

---

1. Việt Phương, *Cửa đã mở, Thơ*, 2008. Traduction de l'auteur.

Il s'appelait Phương. Maman le connaissait depuis qu'il jouait à la « pétanque » en lançant des sandales. Elle l'a remarqué parce qu'il manquait toujours son coup quand elle le croisait sur le chemin du retour de l'école. Ses coéquipiers disaient que Maman lui portait malchance. Lui, il attendait sa chance, tous les jours à la même heure, même s'il ne savait pas encore ce qu'il attendait. Il a pu nommer précisément cette attente seulement quand il l'a vue arriver pour la première fois en *áo dài* blanc, l'uniforme de sa nouvelle école, dont le nom brodé en bleu sur une étiquette était cousu entre son épaule et son sein gauche. Au loin, les pans de sa tunique soufflés par le vent la transformaient en un papillon au vol léger et à la destination inconnue. À partir de ce moment précis, il ne manquait plus aucune des sorties de classe de Maman et la suivait de loin jusque chez elle.

*áo dài*  
•  
tunique

Il lui a adressé la parole pour la première fois longtemps après, quand le talon du soulier de Maman s'est cassé, comme l'avaient prévu ses demi-frères et demi-sœurs. Il s'est précipité spontanément vers elle pour lui proposer

*guốc*  
•  
sandales  
de bois  
avec talons

ses sandales, avant de repartir avec le soulier au talon brisé. Il s'est étonné de constater des traces de scie dans le bois quand il a tenté de le réparer chez un cousin, fabricant de cercueils. Le lendemain, il l'attendait devant le bougainvillier qui adoucissait le métal sévère de la porte d'entrée de la maison du juge. Dès qu'il a vu Maman franchir la première dalle de l'allée, il s'est penché pour déposer les souliers dans le bon sens, sur le seuil. Afin de ne pas compromettre la réputation de Maman, il s'est éloigné de quelques mètres. Elle les a enfilés avant de déposer à son tour, dans les traces de ses propres pieds, les sandales de Phương, celles qui lui avaient permis de continuer sa route vers la maison sans se salir, sans s'arrêter, sans pleurer.